

31.

ÊTRE RICHE L'ESPACE D'UNE TROP COURTE JOURNÉE

*Jo, mon cher frère, tu t'es, par ton absence,
rendu « frère unique » tant ta culture m'a manqué.
Toi que je n'ai pu voir depuis si longtemps, voilà
que Facebook vient à mon secours afin que
je renoue un dialogue avec ton visage.
Certes de façon cathodique... mais le souvenir
sait s'en contenter et faire revivre ces moments
d'admiration pour ta noblesse littéraire
lorsqu'elle fut désargentée.
Ou l'art d'être, en ce temps-là,
poétiquement et élégamment fauché.*

Au numéro deux de la rue de Candolle à Paris cinquième et au premier étage. C'est l'appartement de mon frère Jo. Il y a des matelas par terre. Nous lui en voulons presque de ne pas être mieux installés, nous affirmons qu'à Strasbourg la salle de bains et la cuisine étaient plus grandes, le salon bien plus spacieux !

Et pourtant, c'est chez lui ! Il ne nous a rien demandé et n'a en principe pas de comptes à rendre aux réfugiés provinciaux, prédateurs insatisfaits et exigeants que nous sommes, récemment débarqués pour notre seconde émigration.

Et quoi qu'il en soit, à Paris nous sommes loin de prétendre à un meilleur accueil. Notre contribution, c'est notre fraternité ! Nous n'avons rien à proposer en contrepartie de son gîte que nous lui imposons de partager avec nous. En clair, nous le squattons et cela nous paraît normal.

Le loyer est impayé depuis deux ans. Mais dans cet état de déchéance avancée, il apparaît incongru d'avoir à payer un loyer pour se maintenir dans un endroit où l'on est si mal ! Exclut et mal-aimés par cette société sans nuances qui ne fait pas de différence entre malhonnêteté et insolvabilité. Mais dans le fond, c'est peut-être la même chose, dans la mesure où les conséquences de l'une se confondent si souvent avec les causes de l'autre.

Et puisque la malhonnêteté argentée sait se faire, sans avoir à produire trop d'efforts, si bien passer pour de l'honnêteté de bon aloi, alors la boucle s'en trouve bouclée.

Visite régulière d'huissiers que l'on finit par connaître personnellement et auxquels nous imposons presque des horaires tant nous nous fréquentons. Maître Baguet le rondouillard, Maître Vuillard avec les lunettes d'écaille, etc., des mecs bien. Ils font seuls et rapidement le tour de l'appartement, après que nous leur eûmes ouvert la porte, tandis que nous continuons de déjeuner ou de lire le journal. Ensuite, ils sortent en claquant la porte derrière eux. Le tout après avoir invariablement constaté que rien n'a bougé. Cela signifie qu'il n'y a rien à prendre. Ils repartent bredouilles en laissant néanmoins traîner derrière eux un sentiment d'empathie à notre égard.

Normal ! Ils gagnent leur vie grâce à nous ! Leur intervention est facturée, mais sans que cela ne nous coûte quoi que ce soit. En quelque sorte, nous sommes en affaires avec eux !

Ils glanent sur le champ où a eu lieu la bataille, pour voir si éventuellement il y a quelque chose à récupérer au milieu des cadavres sociétaux que nous sommes. Nous avons bien

une télé, mais elle est cachée et opportunément remplacée par une autre, factice, qui ne fonctionne pas. Heureusement ils ne l'ont jamais vue, cette vraie télé. Sinon ils nous auraient fermé la dernière fenêtre, en forme d'écran, qui donnait sur l'extérieur. Ce petit attribut permet à un homme de cette société de se considérer comme en faisant partie intégrante.

Sans argent c'est l'affichage permanent de l'ensemble des « signes extérieurs de pauvreté ».

Le cerveau est inhibé, les larmes, pourtant salées, manquent de goût quand elles ne sont pas sèches. Pour quelle importance puisqu'elles n'émeuvent de toutes les manières plus personne ?

Le regard est oblique et se porte vers le bas. Les désirs rétrécissent. Nous sommes « des choses » et nous tenons compagnie aux riches en faisant mine de nous inquiéter pour eux. Les souffrances des fauchés comme leur vie sont inintéressantes quand elles ne sont pas indécentes. Constat terrifiant s'il en est. L'homme sans pouvoir d'achat n'a aucune valeur. Seul avantage réel conféré au fauché par la pauvreté : elle exclut que vous finissiez fortement endetté puisque emprunter est pour lui impossible dans la pratique.

J'ai appris alors que la seule possibilité qu'il y avait d'approcher un riche pour partager avec lui quelque chose, c'était sa souffrance, si par chance il en avait une et s'il acceptait d'en parler. Car en principe les riches n'ont besoin de rien et cultivent l'étanchéité au contact, utilisant les pauvres comme un paysage nécessaire à la construction de leurs rêves.

La rue de Candolle, dans ce quartier Mouffetard si beau et si caractéristique de Paris, me paraît moche. Le manque d'argent enlaidit tout. Ni les corps ni les esprits ne peuvent échapper à ses assauts. Ceux qui pensent y parvenir par je ne sais quel artifice sont des menteurs et ils s'enfoncent dans l'indignité.

Exemple. Lorsqu'un riche et un fauché mangent ensemble, c'est toujours le fauché qui insiste pour payer. Y a-t-il à cela une raison objective ? Oui, il y en a au moins une. Le fauché

veut montrer que lui aussi a de l'argent, ce qui est faux. Il pense, par là même, restaurer sa dignité qui a volé en éclats. Le fauché a tort car il doit avouer sa pauvreté et arrêter de payer pour le riche, puisqu'il doit savoir qu'un riche c'est quelqu'un qui a su apprendre des forts pour mieux exploiter les faibles.

Ne surtout pas se méprendre au sujet des sentiments que j'éprouve pour les riches. J'aurais vraiment aimé, je l'avoue humblement, faire partie de leur tribu et, moi aussi, prétendre un jour avoir besoin d'un psychanalyste, curé laïque, gérant un confessionnal tarifé.

Et je méprise ceux qui prétendraient disposer de l'argent des riches en refusant d'assumer les problèmes qu'ils affrontent et les sacrifices qu'ils consentent.

Car il ne suffit point de gagner de l'argent, encore faut-il savoir gagner des sensations, ce qui est loin d'être acquis d'avance tant la richesse vous isole des gens vrais pour les remplacer par des amis en location.

Ici, je dois de plus préciser que lorsque parmi mes frères, sœur et neveux, certains sont devenus riches, ils se sont éloignés de leurs frères, sœurs et neveux en faisant abstraction des liens qui nous unissaient et des douleurs que nous avons éprouvées et partagées au temps de notre pauvreté. Moi qui pensais que d'avoir partagé cette pauvreté était un ciment résistant à toutes les tentatives de destruction de la relation ! C'est totalement à côté de la réalité.

Peut-être ne souhaitaient-ils pas qu'on leur demandât quelque argent ? Peut-être voulaient-ils ignorer ce témoin gênant de leur passé de fauchés ? Et l'argent, semble-t-il, se révèle plus fort que bien des liens que l'on imagine sacrés, lorsque l'on n'en a pas. Les liens s'effondrent devant lui, si tant est que les sommes évoquées en justifient la prédominance absolue. Cela ne devient alors qu'un problème de montant.

À savoir... à partir de combien est-on prêt à se fâcher avec un ami ou un membre de sa famille ? Chacun d'entre nous a-t-il donc une cote à l'indice de l'affection ou du conflit ? Combien notre fraternité ou notre amitié valent-elles ?

Les jours des fauchés sont longs, la vie et le temps des riches hyperoccupés passent vite. Ceux qui partagent notre quotidien de fauchés deviennent les funestes coupables à domicile dont nous avons tous besoin pour continuer à exister.

Jo, mon grand frère, ne travaille pas. Moi je vis de petits boulots, pour ne pas dire d'expédients. Silvia est vendeuse dans un magasin de chaussures et essaye de s'extraire de ce monde par des artifices dont les femmes ont le secret. Il lui faut une heure pour se sécher les cheveux, une heure pour se maquiller. Cela est en soi un projet et donne de la consistance à ses journées. L'ambiance est à l'apnée sociologique. L'oxygène s'est fait rare.

Il en ressort que comme dans une tentative ultime de survie, Jo est comme dépressif avec les siens, génial avec les autres – tous ceux qui s'inscrivent dans le champ de la possible séduction. À ce sujet, de très très affectueuses circonstances atténuantes lui sont accordées.

Cette société bruisse de ces appels muets, portés par la séduction intellectuelle ou physique et qui ont pour unique but de masquer leur vrai visage désargenté.

La séduction, c'est la force et la monnaie d'échange du fauché qui a appris à négocier en état d'infériorité.

Il fait très froid en ce matin de février, en particulier lorsque l'on dort au ras du sol et que l'on cherche à se lever le plus tard possible pour ne pas voir, en ouvrant les yeux, une fois de plus, ce que l'on n'a aucune envie de voir.

Il est sept heures et l'on sonne à la porte de manière répétée, compulsive, sans patience, comme si quelque chose d'important se passait. À cette heure-ci, les huissiers n'opèrent pas encore. Eux aussi ont une qualité de vie et des règles de

bienséance. De plus ce n'est pas là leur manière de sonner qui est beaucoup plus sereine, empreinte de légitimité, sûre d'elle.

Jo a ouvert la porte. C'est Michel notre frère qui est là et qui dit en criant : « *On est riches ! On est blindés ! On est pleins aux as !* »

Il a ouvert une mallette avec huit cent mille francs dedans à une époque où le Smig est à six cents francs par mois, soit mille trois cent trente-trois francs de « Salaire minimum de misère garantie ». Correspondant eux-mêmes à cent onze années de dur labeur, soigneusement rangés selon de belles liasses de billets de cinq cents francs représentant « Pascal » admirablement dessiné, un peu flouté, un peu songeur, un peu narquois, qui vous fait signe de manière énigmatique avec son sourire en coin.

Ce billet, « le Pascal », était poétiquement nommé par ma mère en arabe « *Moul hia* », autrement dit « *Le propriétaire de la barbe* » puisque sa représentation permettait de penser qu'il en avait une. C'était le plus beau billet du monde.

Michel défait les liasses et jette les billets à la volée dans cette pièce où nous évoluons, tel des coléoptères, au ras du sol. Mon Dieu, pourvu que les huissiers ne débarquent pas maintenant !

Il a dit : « Nous sommes riches ! » Cela signifiait-il qu'il nous a collectivement inclus dans cet enrichissement brutal qui, pour moi est, à cet instant, sans cause ?

Une pensée me traverse immédiatement l'esprit.

Devrais-je subtiliser deux ou trois billets, ce qui ne contrariera en aucune façon les projets de Michel quels qu'ils soient ? En effet, il vient de gagner cette somme au casino et il est en cela le digne représentant de mon père, authentique joueur invétéré. Donc logiquement, tout doit être reperdu selon un scénario que je connais parfaitement depuis ma plus tendre enfance. Les montagnes russes financières, nous les chevauchons, à cru, les yeux fermés.

Mais cette fois je ne veux pas y croire. L'expérience aidant, nous allons trouver un moyen de faire ensemble quelque chose de cette somme si précieuse. Nous avons trop souffert. Et compte tenu de cela, je pense qu'il va enfin accepter de partager, de nous relever de ce ras-du-sol que nous occupons depuis trop longtemps.

Je me mets à imaginer ma part. Une part juste, compte tenu du fait que je suis le plus jeune. Il est normal que Jo en ait plus, c'est lui le plus âgé. Et ensuite la part de Silvia, etc. D'ailleurs, spontanément, Michel, en se levant, sera heureux de nous donner à chacun notre part. Il aura canalisé ses pulsions et fera ce que j'aurais fait moi-même pour ma famille. La famille, n'est-ce pas sacré ?

J'imaginai donc que ma part s'élèvera à au moins vingt-cinq mille francs. Si ce n'est pas le cas, je négocierai pour que ce le soit car je pense les mériter compte tenu des services que je lui ai rendus. De plus, vingt-cinq mille francs ce n'est pas grand-chose. Je ne peux pas accepter moins. Ce qu'il me reste de dignité le réprouverait.

Mais en attendant, on ne sait jamais. Serait-ce tant immoral que cela de subtiliser ces quelques billets qui ne représentent rien eu égard au montant qui vient de s'inviter à notre réveil à la manière d'une manne opportunément tombée du ciel, comme elle le fit dans ce désert lorsqu'arriva ce temps où les Hébreux connurent les affres de la faim et de la soif ?

Dieu, cette fois, aura-t-il entendu ma douleur monter vers lui et m'enverra-t-il ces quelques billets pour la soulager ? Ne pas les prendre serait-il ne pas l'écouter ou refuser de comprendre son message ?

Et toi Jo, fort de ton devoir d'aïnesse, pourquoi ne pas avoir considéré qu'il eût été normal de prélever à la source la part du feu, celle qui attise la passion du jeu ?

Elle correspondait selon toute vraisemblance à la moitié au moins de la somme totale, dans l'intérêt de tous, en y incluant celui de Michel, notre frère inconséquent.

À tort j'ai considéré que prélever trois billets n'était pas moral, et toi Jo, tu as un peu naïvement pensé que tu pouvais une fois de plus lui faire confiance.

La bonne morale ordinaire, de toute évidence, était ici indécente et n'avait définitivement pas sa place. Plus encore : appliquer strictement ses préceptes dans cette circonstance était une faute grave en dépit du fait que les bien-pensants imaginent que partout, elle a droit de cité.

En confrontant ainsi la morale et la nécessité, je n'avais pas compris que c'était à Michel que j'aurais rendu service en la foulant au pied et en donnant raison à la nécessité par le biais de ces quelques billets soustraits à cette addiction dont il était l'otage enchaîné.

Lui qui s'est endormi pour prendre un peu de repos après sa nuit agitée. Lui qui a écouté les conseils de Ploutos, Dieu de l'argent aveuglé par Zeus et qui distribue aveuglément ses largesses sans aucune précaution. Lui qui est retourné au casino pour tout perdre. Lui qui est revenu à la maison subtiliser un chèque à Jo pour le donner en garantie au casino aux fins de couvrir des pertes qui avaient dépassé ses avoirs.

Lui qui pour finir a fait interdire Jo de chéquier lorsque le casino a mis le chèque à l'encaissement et que la banque a convoqué Jo pour l'informer de son interdiction d'émettre des chèques.

C'est là que j'ai appris qu'on pouvait ne pas avoir d'argent mais que si l'on avait un chéquier cela donnait la sensation, en tout état de cause, d'en avoir. Jo n'avait, après cela, ni l'argent, ni sa représentation scripturale et regrettait déjà le temps où, sans argent, il avait encore la possibilité de penser qu'il en avait par l'intermédiation de son chéquier, quand bien même ce dernier fut en bois d'ébène.

Nous pardonneras-tu, Jo, de ne pas avoir compris tes fragilités intellectuelles quand nous avons grandi avec des coups de poing et que notre cuir en était ressorti tanné, tandis

que tu lisais des livres et que le péril de la connaissance te menaçait ? Être le grand frère des trois phénomènes que nous étions était un statut peu enviable.

Mais tout de même, merci Michel car tu as été le seul à desserrer, de manière éphémère mais à desserrer tout de même, les mâchoires métalliques de la médiocrité. Tu te jouais des fatalités qui ne faisaient pas partie de ton monde et lorsque tu les regardais en face, elles baissaient les yeux.

C'étaient comme des mirages, mais les mirages ne font-ils pas du bien à ceux qui n'ont rien d'autre pour tenir ? Les chocs les plus durs étaient pour toi qui transformais *in fine* l'or en sable, lequel s'écoulait invariablement entre tes doigts dorés. Tu as, pour nous, inventé la richesse virtuelle avec l'argent immatériel ressemblant pour le moins à de la « fumée » à laquelle il est attaché.

La fable de M. de La Fontaine est finalement avérée. Le lapin Michel a perdu contre la tortue Jo qui, allongeant son cou, a fini par passer la première cette si prisée ligne d'arrivée.

Cette ligne, cher Michel, qui semblait tellement à ta portée et avec laquelle tu jouais sans jamais, par défi, décider de la franchir. Elle s'est, pour toi, à la faveur d'un mauvais coup, transformée en un mur, certes fait de briques d'or et d'argent, mais qui s'est avéré parfaitement infranchissable.

Le pli avait été pris et il se faisait tard. Le natif de Rabat m'invitait à continuer seul d'explorer ce à quoi il m'avait donné accès par ses encouragements permanents. Je décidai d'attendre le lendemain afin qu'il m'accompagne encore dans cette introspection. La découverte des images et des visages, avec à mes côtés un public, quand bien même fût-il constitué d'un seul homme, facilitait cette narration qui, de toute évidence, l'intéressait. Nous nous rencontrâmes à nouveau dès le lendemain.